

**Fiche technique****Italie - 2004 - 1h30**

Réalisateur :

**Saverio Costanzo**

Scénario :

**Camilla Costanzo****Saverio Costanzo****Alessio Cremonini****Sayed Qashua.**

Son :

**Antonio Dolce****Gabriele Moretti**

Montage :

**Francesca Calvelli**

Interprètes :

**Lior Miller**

(Le Commandant Ofer)

**Mohammad Bakri**

(Mohammad)

**Tomer Russo**

(Eyal)

**Arren Omary**

(Samia)

**Hend Ayoub**

(Mariam)

**Niv Shafir**

(Dan)

**Sahar Lachmy**

(Ariel)

**Résumé**

Une famille palestinienne voit sa maison réquisitionnée par l'armée israélienne. Refusant de partir, ils décident de résister en cohabitant avec les soldats... Mohammad, professeur de littérature anglaise, sa femme Samia et leurs cinq enfants, vivent dans une maison isolée entre un village palestinien et une colonie israélienne. Sous le feu nourri des deux camps, ce lieu devient rapidement un enjeu stratégique que l'armée israélienne décide d'occuper. Malgré l'irruption des soldats, Mohammad refuse de partir. Porté par des principes de non violence, il décide de résister en cohabitant avec les Israéliens. Les soldats divisent la maison : la famille au rez-de-chaussée, eux-mêmes à l'étage,

dont l'accès est interdit. La famille aussi est partagée entre ceux qui comprennent le message du père et ceux qui s'y opposent. A vivre chaque jour dans la peur, chacun réagit de manière différente à la présence des soldats et à l'autorité paternelle. Mariam, la fille aînée, poussée par la curiosité et l'envie de combattre l'adversaire, enfreint vite les règles et monte tous les jours en cachette à l'étage. De là, elle découvre l'humanité et le caractère si ordinaire de ces « ennemis ». Jamal, 13 ans, est en apparence le plus solide et le plus indépendant de tous. Pourtant, tourmenté et secret, il sent petit à petit monter en lui un sentiment de violence... Le temps qui passe donne raison à Mohammad. Sa stratégie de résistance passive canalise la situation

**L E F R A N C E**

et la tension entre la famille et les soldats redescend d'un cran. Tout semble revenu à la normale

## Critique

(...) Trois pièges s'offraient [au réalisateur] en abordant ce projet. L'aspect technique d'abord : la DV est idéale pour ce type de huis clos, pour filmer des espaces confinés au plus proche des interprètes – mais le grain n'est pas toujours du meilleur effet, surtout dans les scènes nocturnes dont l'importance est capitale, et l'équipe son est bien en-deça de ce que réussit tout de même à faire le chef'op. Ensuite il y a l'omniscience du spectateur, puisque sont traduits les propos aussi bien des otages palestiniens que des soldats israéliens : or la fille aînée des Palestiniens le dit elle-même, elle ne parle pas hébreu, aussi est-on très étonné de la voir écouter et découvrir les soldats en se dissimulant au premier étage interdit de la maison... Il y a du politiquement correct dans cette découverte les uns des autres (on peut se comprendre), alors que le seul à tout comprendre est le spectateur, qu'on aide un peu trop. Enfin l'issue du film était évidemment nominable au championnat du monde du casse-gueule – mais là Saverio Costanzo et son scénariste palestinien s'avèrent plus malins que tout le monde et emportent le morceau en évitant et le happy end et le drame larmoyant. Si on y ajoute une interprétation au cordeau (Léopard d'Or à Locarno

pour Mohammad Bakri) et un suspense bien mené, on ne saurait vous cacher qu'il faut aller voir ce film dur mais pas fermé, tragédie grecque en Palestine avec des M16 et une solide envie de résister.

boris Jeanne

<http://www.cineastes.fr>

## Entretien avec le réalisateur

**Private** est fondé sur une idée forte et originale. Quel en est le point de départ ?

A la base, c'est une histoire vraie. Quand j'étais en Palestine, une journaliste m'a parlé de Mohammad, qui vit dans une maison dont les soldats israéliens ont investi le toit. Il habite à cinq mètres d'une base de l'armée israélienne. Quand il ouvre sa porte, il est en face d'eux. Il n'y a pas longtemps, ils ont tiré sur son fils mais «heureusement» il n'a été touché qu'aux pieds.

De quand cette situation date-t-elle ?

Cela dure depuis 1992. Personne n'a quitté la maison. Il n'y a rien autour, car les Israéliens ont tout détruit autour pour que rien ne gêne leur regard.

Les Israéliens ne les ont pas forcés à partir ?

Non, ils n'ont pas pu. Pour deux raisons : ce n'est pas un terroriste et puis il a fini par devenir connu. Les médias le connaissent et le protègent. Ce qui m'a frappé, c'est que dans la maison on ne ressent ni haine ni tension de la part d'aucun des deux camps.

Est-ce un cas isolé ou retrouve-t-on parfois des cas similaires ?

De nombreux soldats israéliens occupent des maisons palestiniennes dans les territoires. Une israélienne a fait un documentaire sur trois veuves dans un immeuble de Hebron, qui est l'une des villes les plus disputées, car elle est au centre d'une colonie israélienne. Ces femmes vivent avec des soldats israéliens qui sont beaucoup plus jeunes qu'elles. C'est une histoire très symbolique. Mais il y en a d'autres.

Quelqu'un leur a-t-il déjà donné la parole au cinéma ?

Le directeur de la cinémathèque de Tel-Aviv m'a dit en voyant **Private** que, jusqu'ici, rien d'équivalent n'avait jamais été fait. En particulier pas de film où sont présentés les deux parties et où les Israéliens mêmes utilisent le mot "occupation".

Comment les Israéliens ont-ils réagi à la vue du film ?

Ils pleuraient, mais étaient heureux. Nous avons fait une projection à la cinémathèque de Tel-Aviv, c'était très émouvant. Ces jeunes gens avaient tous fait partie de l'unité spéciale, ils savaient que ce qu'il y avait dans le film était vrai. Au début, certains étaient choqués, mais la deuxième partie du film les a libérés.

Quand la jeune fille palestinienne les espionne sans qu'ils le sachent ?

Ce que l'on voit par ses yeux leur rend leur dignité. On comprend qu'ils sont jeunes et qu'ils ne savent pas bien pourquoi ils sont là.

*Les acteurs aussi sont israéliens et palestiniens. Cela arrive-t-il souvent qu'ils travaillent ensemble ?*

C'est plus fréquent quand il s'agit d'une histoire d'amour. Dans **Kadosh**, d'Amos Gitai, le rabbin est joué par un acteur palestinien très connu. La difficulté est de les faire travailler ensemble sur une question politique, en l'occurrence l'occupation.

C'est un sujet sur lequel il est facile d'être partial. C'est sûr, les uns sont les occupés, les autres sont les occupants. En disant cela, le jugement est implicite. Mais ça ne veut pas dire que le bien et le mal ne sont pas mélangés : l'une des parties réagit à la violence, l'autre, pour défendre les colonies, se voit obligée de se comporter violemment. Si un père arrive à convaincre sa fille de regarder ce qui se cache derrière l'uniforme d'un soldat, il n'arrive pas à convaincre son fils, qui trouve une bombe et construit son rêve dessus...

*Le tournage a duré cinq semaines. Comment l'ont-il vécu ?*

Au début, il y avait les Palestiniens d'un côté et les Israéliens de l'autre. Au milieu du tournage, ils sont allés les uns vers les autres et ont discuté ensemble. Mais à la fin, ils se sont séparés de nouveau. Certaines scènes ont été difficiles à tourner. Par exemple au moment de la scène de la première attaque, il y a eu des échanges violents. Les Arabes disaient : "les soldats israéliens font ce qu'ils veulent, ils rentrent et frappent. Vous aussi, vous devez faire pareil". Les Israéliens répondaient : «nous ne sommes pas

comme ça, nous ne sommes pas des tortionnaires.»

*Et qu'avez-vous fait ?*

Nous regardions et nous prenions des notes. Nous avons essayé d'avoir un rôle de médiateur mais de ne pas couper le flot d'émotions. Nous n'avions pas l'intention de retranscrire littéralement la vérité des faits, mais de nous en nourrir. Ce conflit n'est pas le nôtre, nous nous devons d'être de discrets observateurs, pour rendre la vérité à travers un troisième regard. Nous tournions des plans de neuf-dix minutes pour qu'ils oublient qu'ils étaient acteurs. On pouvait refaire la même scène treize fois. Si nous avions fait des champs-contre-champs, le pouvoir d'identification aurait été plus faible.

*Les enfants arabes que l'on voit dans le film, eux, sont italiens.*

Ce sont des Palestiniens de Naples. C'était leur première expérience en tant qu'acteur. Même s'ils n'avaient jamais été confrontés directement avec la situation en Palestine, eux aussi ont été marqués par l'atmosphère qui régnait. A un moment, le plus âgé s'est mis à pleurer quand il s'est souvenu de ce que son père avait vécu.

*Pourquoi avez-vous tourné en Italie ?*

L'idée initiale était de faire un documentaire, en s'installant en Israël et en filmant ce qu'il était possible de filmer avec des acteurs non professionnels. Le problème était de garantir la sécurité des soldats israéliens. Nous avons trouvé une maison près de la ligne verte, mais si

on avait passé un mois là-bas, les acteurs seraient devenus des cibles faciles. La production israélienne nous a proposé d'engager des Arabes pour jouer les Israéliens. J'ai pensé que c'était faire trop de compromis. C'est pourquoi nous sommes partis...

*... filmer à Riace, en Calabre ?*

Nous voulions désormais un lieu neutre. Le sud de l'Italie ressemble beaucoup à la Palestine, en particulier les Pouilles et la Calabre. Il y a là un endroit qui ressemble à West Bank. En Calabre, beaucoup de maisons restent inachevées comme en Palestine. Ils construisent le rez-de-chaussée. Puis les enfants se marient et ils construisent un étage, mais ils laissent le mur extérieur à l'état brut avec les piquets de fer qui sortent. Mais à l'intérieur, au contraire, tout est parfait. Dans cette région, nous avons beaucoup de choses en commun avec les Arabes.

*A-t-il été difficile de trouver la bonne maison ?*

Nous avons parcouru des milliers de kilomètres. La maison que nous avons trouvée appartient à une famille qui vit en Allemagne et qui n'y revient que pour les vacances. Même les acteurs palestiniens ont dit qu'elle ressemblait vraiment aux leurs.

*Parmi les scénaristes, il y a Sayed Qashua. Comment a-t-il participé à l'écriture ?*

Il a supervisé les dialogues. Par exemple, dans le script original, la fille disait à son père : «tu es un lâche». Mais ça ne se dit pas, ça n'est pas permis. Nous l'avons changé en «nous sommes des

lâches».

*La musique aussi joue un rôle important.*

Elle a été composée par Alter Ego. Nous ne voulions pas de musique locale. Nous voulions que les occidentaux puissent s'identifier à cette histoire. Nous ne voulions pas étudier les coutumes des personnages, nous nous sommes plutôt concentrés sur les émotions qui, elles, n'ont pas de nationalité. Le monde entier est leur maison.

**Private** sera-t-il distribué en Israël ?

Le directeur de la cinémathèque a dit que le pays n'était pas prêt. Il a promis de le montrer à Tel-Aviv. J'espère qu'il le fera.

*dossier de presse*

## Le réalisateur

Saverio Costanzo est né à Rome le 28 septembre 1975.

1994-1998 : il étudie à l'université Sapienza de Rome. Il en ressort diplômé en communication des médias.

1997 : il collabore au laboratoire des nouvelles technologies de l'université. Avec leur aide, il réalise deux spots pour la lutte contre la drogue. Il écrit également le scénario d'un court métrage **Le numéro** qui gagne le prix de l'université. Pendant l'été il écrit le scénario d'un film pour la télévision **Una famiglia per caso**.

En août 1998, il part pour New York comme cameraman pour la société de production GVG USA. Il travaille sur des documentaires. Un an plus tard, il est choisi par le réalisateur suisse Reiro Kaduff comme assistant réalisateur sur le tournage d'un documentaire **The business of death**. En 1999, il écrit et réalise son premier documentaire : **Caffe Mille Luci, Brooklyn, New York**. C'est un docu-soap en soixante épisodes qui décrit, depuis un café, la communauté italienne en Amérique. En 2001, de retour en Italie, il écrit et dirige les 6 épisodes d'un docu-fiction **Sala rossa**, sur les services des urgences. Le film a reçu un prix au festival international de Turin.

En 2003, au cours d'un voyage en Israël, Saverio est témoin d'une histoire qui sera à la base de sa première fiction **Private**. Il reste six mois en Israël, le temps d'écrire le scénario avec Sayed Qashua et de choisir les comédiens. En 2004 **Private** est présenté en compétition au festival international de Locarno, où il remporte le Léopard d'Or.

*dossier de presse*

## Filmographie

documentaire :

**Caffe Mille Luci, Brooklyn, New York** 1999

docu-fiction :

**Sala rossa** 2001

long métrage :

**Private** 2004

### Documents disponibles au France

Revue de presse

**Pour plus de renseignements :**  
tél : 04 77 32 61 26  
[g.castellino@abc-lefrance.com](mailto:g.castellino@abc-lefrance.com)